

Zeitschrift: Domaine public
Herausgeber: Domaine public
Band: 34 (1997)
Heft: 1291

Rubrik: Autobiographie

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften auf E-Periodica. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen sowie auf Social Media-Kanälen oder Webseiten ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. [Mehr erfahren](#)

Conditions d'utilisation

L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. La reproduction d'images dans des publications imprimées ou en ligne ainsi que sur des canaux de médias sociaux ou des sites web n'est autorisée qu'avec l'accord préalable des détenteurs des droits. [En savoir plus](#)

Terms of use

The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. Publishing images in print and online publications, as well as on social media channels or websites, is only permitted with the prior consent of the rights holders. [Find out more](#)

Download PDF: 30.01.2026

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, <https://www.e-periodica.ch>

Mémoires d'un voleur dans la

La sortie d'un nouveau livre de Revel ne passe pas inaperçue: ni sur les tables des libraires (ce sont souvent des pavés), ni dans les articles de presse. Il surprend (traitant tantôt de la sensibilité gastronomique de l'Antiquité à nos jours, souvent de philosophie politique, parfois de Proust ou de poésie), il agace, il impressionne. Il y a vingt-cinq ans il publiait Ni Marx, ni Jésus, Aujourd'hui, il publie des Mémoires.

JEAN-FRANÇOIS REVEL est avant tout un critique. Il déteste les idées reçues et le fait savoir. On comprend mieux, lisant ses mémoires, comment il a forgé sa capacité subversive. Elève des Jésuites, puis normalien, filière philosophie, il a refusé d'aborder sa discipline par les cours professoraux et les commentateurs, qui créent conjointement par leurs présentations et leurs démarquages le «bon usage» et l'interprétation officielle. Il affirme avoir toujours commencé par la lecture des textes des auteurs et non ceux des glossateurs. D'ailleurs, il séchait souvent les cours pour participer à des activités de résistance dans Paris occupé, tenant le rôle de porteur de documents dans le groupe de Pierre Grappin, qui

fut arrêté par la Gestapo (puis vulgairement malmené par les étudiants de Nanterre en 68, qui ignoraient ou méprisaient son passé héroïque): pour lire en philosophie ses classiques dans le texte, il faut une tête bien faite et un solide appétit. Revel est pourvu de l'un et de l'autre: amateur de cuisine, de bons vins, curieux des arts et des cultures étrangères, italienne, hispanique, américaine... et philosophe. Et puis, on l'apprend par ses mémoires, né et élevé à Marseille – ce qui aide à comprendre la tonalité de ses «histoires».

Le milieu médiatique

Le voleur dans la maison vide (titre bien pessimiste pour coiffer la vie de

Cinq conditions préalables à toute révolution

EN 1970, DANS l'après 68, J.-F. Revel publiait un livre retentissant: *Ni Marx, ni Jésus*. Il affirmait que la nouvelle révolution mondiale partirait des Etats-Unis. *DP* lui avait consacré tout un numéro. En rappel, les cinq conditions préalables à toute révolution, selon Revel en 1970.

Revel écrit: «Les tactiques n'ont d'efficacité révolutionnaire que par rapport à une stratégie d'ensemble. Aucune n'a de valeur par elle-même, à moins qu'une nouvelle organisation de la société ne soit prête à se substituer à la précédente, c'est-à-dire que les cinq conditions préalables ne soient remplies, et que l'élaboration des solutions n'ait été poussée assez loin dans les cinq domaines suivants:

- Critique de l'injustice dans les rapports économiques, sociaux, éventuellement raciaux.
- Critique de la gestion, ou de l'efficacité. Cette critique vise le gaspillage des ressources matérielles et humaines, elle se lie à la critique précédente en montrant que l'injustice entraîne une mauvaise organisation, donc l'improductivité et la dilapidation. Elle met également en accusation le détournement du progrès technique vers des objectifs inutiles ou nuisibles.
- Critique du pouvoir politique. Elle porte tantôt sur sa source et son principe, tantôt sur la technique du pouvoir, sur les conditions dans lesquelles il est exercé, distribué ou confisqué, la localisation des centres de décision, le rap-

port entre les conséquences de ces décisions pour les citoyens et la difficulté ou l'impossibilité pour eux d'y être associés.

- Critique de la culture: morale, religion, croyances dominantes, usages, philosophie, littérature, art; critique des attitudes idéologiques qui les sous-tendent; critique de la fonction de la culture et des intellectuels dans la société et de la distribution de cette culture (enseignement, diffusion, information).

- Critique de l'ancienne civilisation comme censure ou revendication de la liberté individuelle. Cette critique vise les rapports entre la société et l'individu en prenant celui-ci moins comme citoyen que dans sa sensibilité et son originalité, et la société comme moyen de dégager la valeur propre de chaque individu ou au contraire de la mutiler. Elle mesure par exemple la faillite d'une société à la pauvreté et à la sécheresse des relations humaines qu'elle détermine (fraternité ou agressivité), à l'uniformité des types humains qu'elle fabrique, (conformisme), et en général à la contrainte qu'elle fait peser sur les êtres, à l'incapacité où elle les met de réaliser leurs virtualités et de se diversifier les uns des autres. La révolution est ressentie dans ce contexte comme libération de la créativité personnelle et réanimation des initiatives, contre les «horizons bouchés» et le climat de pesanteur et d'«à quoi bon?» des sociétés répressives.»

maison vide

cet intellectuel épicurien qui n'a trouvé vides ni les bibliothèques, ni les musées, ni les garde-manger) n'est pas une autobiographie minutieuse, linéairement déroulée. Les galéjades n'excluent pas la pudeur. C'est le parcours d'un homme, rétif et sociable, dans les milieux de la société française d'après-guerre avec une étonnante lacune: rien sur la guerre d'Algérie. Le milieu de l'enseignement, dont Revel fait l'éloge, soulignant les duretés du métier, lui, peu suspect de corporatisme («après quatre heures de cours, j'étais lessivé»). Puis le monde de l'édition et plus particulièrement celui du journalisme: il

sans pouvoir. Car ce choix n'est pas seulement abstrait. Il est mêlé d'intrigues, de chassés-croisés dans le monde médiatique. Revel, dans son style appuyé et parfois brillant de moraliste, nous livre longuement l'envers de ce décor. Avec une conclusion pessimiste de la vanité des apparences ressentie en fin de vie. «Et ce que je revois n'est qu'un peu d'eau sur la terre sèche, comme dit encore un proverbe bouddhiste: elle stagne un instant, puis disparaît».

Jean-François Revel. *Mémoires. Le voleur dans la maison vide*. Plon 1997.

«On l'a souvent observé:
la France est le plus révolutionnaire des pays conservateurs.
(op. cit., p. 392)»

fut pendant trois ans directeur de l'Express.

Revel rappelle les faits, rectifie, se donne, souvent, le beau rôle, parfois avec humour, parfois avec satisfaction. Et chez cet homme si amoureux de l'Italie, bon connaisseur des Etats-Unis, l'univers demeure de fait très parisien.

Revel signe des éditoriaux, écrit des livres. Ce sont ses outils d'expression. Il refuse la distinction si commune entre ce qui est littérature, fiction, livre et ce qui ne serait qu'expression de circonstance, journalistique. Prétention à l'immortalité pour les premiers, condamnation à l'éphémère pour les autres, quand bien même Pascal ou Diderot appartiennent à la deuxième catégorie.

Mitterrand, le pouvoir et son contenu

François Mitterrand ne pouvait espérer l'emporter en 1981 sans les voix communistes. Il céda donc sur le programme commun. Revel refusait cette collectivisation coûteuse. Que fallait-il privilégier? La conquête du pouvoir et la signification immense d'une alternance réussie quitte à lâcher les promesses au fur et à mesure des résistances, ou le contenu du pouvoir, c'est-à-dire d'une gestion et d'une transformation réelle de la société?

Au fil des pages on vit le choix impossible du présidentialisme français: le pouvoir sans contenu ou le contenu

Oubliés...

INUTILE DE COMPULSER trop de publications pour connaître l'attitude du Parti socialiste suisse à l'égard des réfugiés. Il est par contre recommandé de consulter les rapports de gestion du PSS. On y trouve sans conteste la preuve que les membres du parti et de l'Union syndicale ont joué un rôle important, qui doit être connu et reconnu.

Des exemples extraits du rapport pour 1938: dépenses de l'Aide suisse aux réfugiés à la charge du PSS et de l'USS: 51933 fr. 50 pour 1937 et 65075 fr. 06 en 1938. La différence étant due à l'arrivée des émigrés autrichiens. Les bénéficiaires de cette aide en 1938: 78 personnes ont reçu une aide permanente, 32 personnes ont bénéficié d'une aide durant quelques mois jusqu'au départ vers d'autres pays et 641 camarades de passage se sont vu octroyer une aide durant quelques jours.

Autre fait à signaler: le 16 septembre 1939, le Comité central a voté une résolution de protestation qui commence par ces mots: «Le PSS constate avec indignation que, selon des informations dignes de foi, des organes de police ont expulsé et reconduit à la frontière de pays dictatoriaux des émigrés qui avaient cherché asile en Suisse. Il s'indigne qu'on les ait livrés ainsi à leurs bourreaux...»

cfp

THÉÂTRE

L'étrange M. Salanfe

DES TEXTES INÉDITS, une voix. Qui est donc Maurice Salanfe, l'auteur présumé des brefs textes présentés au théâtre du Lapin Vert?

C'est toujours un petit, un amoindri, qui parle: enfant ou grand enfant demeuré malicieusement naïf, cadet de fratrie, simple, mari rabaissé par l'amour, souffre-douleur d'entreprise.

Le cri de révolte des damnés de la terre, ces hommes l'ignorent. Des bribes de vie se racontent sans distance ni réflexion. Chaque narrateur est une des incarnations burlesques de l'humour involontaire.

Quelque chose déraile méthodiquement

On lit. Nous voilà immergés dans le point de vue d'un personnage sur le petit monde où il vit: un enfant avec son grand-père, un poète en herbe en vadrouille avec son ami Georges, un pseudo-malade qui se joue de son médecin («Champion»). Le regard est naïf ou roublard, vaillant mais dérisoire, saugrenu et tendanciellement paranoïaque («Le Bourreau de soi-même»).

Une situation de départ, rudimentaire, concentre une série d'éléments expansés ensuite selon la théorie de l'absurde («Moi, je rentre à la maison pour les fêtes de Noël», «Avec Georges, on est partis sur les routes de campagne», «Je connais tout de la crucifixion»). Peu à peu, tout est contaminé par une étrange familiarité: C'est notre monde et ça ne l'est pas tout à fait. Quelque chose déraile méthodiquement.

Les anti-héros de ces courts textes évoquent, en direct et sans le recul du temps, leurs déboires et leurs dérisoires prouesses, et cela dans une langue orale, minimale, semée d'accents locaux. Ils assistent avec candeur à leurs propres chutes. Protégés par de minuscules rituels, ils semblent vivre sur la résolution inaccomplie du narrateur de *Mes tantes*:

«Dès aujourd'hui, j'ai décidé que j'étais grand».

Jérôme Meizoz

Textes de Maurice Salanfe, mise en scène de François Marin, Théâtre du Lapin Vert, Lausanne, du 7 au 22 mars, les vendredi et samedi à 20h30.